



HAL
open science

Remarquables mais non (re-) marqués : Le rôle du genre et de la blancheur dans les représentations des corps technologisés

Lucie Dalibert

► **To cite this version:**

Lucie Dalibert. Remarquables mais non (re-) marqués : Le rôle du genre et de la blancheur dans les représentations des corps technologisés. *Poli - Politique de l'Image*, 2015, 10, pp.50-59. halshs-01650167

HAL Id: halshs-01650167

<https://shs.hal.science/halshs-01650167>

Submitted on 30 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Remarquables mais non (re-) marqués:
Le rôle du genre et de la blancheur dans les représentations des corps « technologisés »

Lucie Dalibert

(Version finale, publiée dans *Poli – Politique de l'image*, 10, pp. 50-59)

« Le plus fort, le plus rapide, en un mot le meilleur ». C'est ainsi que Steve Austin, « l'homme qui valait trois milliards » est décrit par la voix off du générique d'ouverture de la célèbre émission de télévision (diffusée sur la chaîne ABC aux États-Unis de 1974 à 1978 et sur Antenne 2 en France de 1975 à 1986). « Reconstruits » par la technologie, son œil gauche, son bras droit, et ses deux jambes sont bioniques et dotent Austin d'une vue, d'une force et d'une vitesse accrues. Technologiquement augmenté ou amélioré, c'est un posthumain. « Le plus fort, le plus rapide, en un mot le meilleur », c'est aussi ce à quoi les personnes vivant avec des prothèses sont tenues d'être dans la mesure où elles sont immergées dans un système de représentations et un univers normatif tels qu'elles doivent incarner un horizon inaccessible pour pouvoir compter et être reconnues comme humaines¹.

Au fil de leurs victoires paralympiques et de leur présence médiatique, Aimee Mullins et Oscar Pistorius sont devenus les incarnations – ou même les icônes – contemporaines du « cyborg » ou du « posthumain ». À partir d'un corpus composé de photographies parues dans la presse internationale entre 2007 et 2014 qui représentent Mullins et Pistorius, et étayé des brochures promotionnelles et sites web des fabricants de prothèses (*e. g.* Össur, Ottobock, Touch Bionics), nous verrons que ce sont des corps et des prothèses particuliers qui figurent majoritairement dans les médias. Dans ces représentations, c'est le génie « *high-tech* » et la beauté physique conforme aux idéaux de la féminité et de la masculinité blanches hétérosexuelles qui sont exclusivement mis en scène. Ce faisant, elles tendent à subsumer l'ensemble des réalités prothétiques ou « cyborg », rendant invisibles les pratiques et les corporalités plus ordinaires mais d'autant plus singulières de la grande majorité de personnes qui vivent avec des prothèses, qu'il s'agisse de personnes âgées, d'accidentés de la route ou du travail, ou d'enfants ayant marché sur des mines antipersonnel. En fait, dans ce système de représentations et l'univers normatif qu'il crée, si les corps sont « technologisés », ils n'en portent aucune cicatrice ou trace. La technologie, tout comme la différence corporelle qu'elle engendre, doivent disparaître. Restent des corps à la plastique lisse et générique ainsi que des prothèses à la fois esthétisées et neutralisées. Dans ce processus, qui est aussi un processus de domestication et de norma(lisa)tion des corps « technologisés », la blancheur et les normes hétéronormatives de genre jouent un rôle clé ; et si la technologie — ici prothétique — n'est ni raciste ni hétérosexiste en soi, elle est imbriquée dans des dynamiques qui le sont. En fait, ces fictions et représentations — à la fois médiatiques et générées par l'ingénierie biomédicale — créent un univers des possibles particulièrement restreint et violent pour les corps « technologisés ».

Ce sont ces processus auxquels nous allons nous intéresser ici. D'abord, à travers un détour dans les 19^{ème} et 20^{ème} siècles, il s'agira de mettre en perspective la signification morale des corps, les effets racialisants et racistes que peuvent avoir les technologies, et plus généralement l'enchevêtrement des corps, des technologies et des normes concernant ce/ux qui compte/nt comme humain/s. Ensuite, seront abordés les corps tels qu'ils sont actuellement représentés lorsqu'ils sont « technologisés ». Au lieu et au delà de la question de l'hybridité

¹ Cf. J. Butler, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, traduit par Charlotte Nordmann, (*Bodies that Matter. On the Discursive Limits of "Sex"*), Paris, Amsterdam, 2009. Voir aussi K. Barad, *Meeting the Universe Halfway: Quantum Physics and the Entanglement of Matter and Meaning*, Durham et Londres, Duke University Press, 2007.

des corps et des technologies que le terme « cyborg » résume mais aussi dilue, il sera question de savoir quels corps dotés de prothèses sont rendus visibles et selon quelles modalités. Une domestication des corps « technologisés » qui repose sur et mobilise les normes hétérosexuelles de genre et la blancheur est à l'œuvre dans ces représentations. Enfin, seront discutées les conséquences de cet univers représentationnel et normatif telles qu'elles sont vécues par les personnes équipées de prothèses. La possibilité ou non de faire corps avec de telles technologies, qui est une dimension cruciale pour que celles-ci soient vivables, est étroitement liée aux injonctions véhiculées par ces représentations, lesquelles peuvent être source de souffrances.

La fabrique de la race et de l'humain par les technologies

Le corps et l'apparence physique ont — et ont historiquement eu — une signification politique et morale particulière². Cela fut particulièrement évident dans les pratiques de classification et d'exposition des corps alors décrits et construits comme déviants dans l'Europe du 19^{ème} siècle. Dans ces pratiques, la technologie a joué un rôle clé apportant un sceau scientifique à des entreprises racistes et racialisantes. En effet, les instruments de mesure, tels que le craniomètre (issus de l'anthropométrie et de la phrénologie), ont été centraux dans l'établissement des aptitudes et caractéristiques que les corps se devaient d'avoir pour correspondre aux normes de civilisation. Outre leur rôle critique dans les discours hygiénistes, où elles ont contribué à classer les types criminels et déviants, ces technologies de mesure ont aussi été instrumentalisées dans la hiérarchisation et la racialisation³ des corps non-blancs, contribuant ainsi à légitimer les motifs de l'entreprise coloniale. Le cas de la « Vénus hottentote » est paradigmatique à cet égard.

Dans le 19^{ème} siècle des expositions coloniales et « universelles » où tout ce qui déviait de l'ordinaire était exposé et mis en spectacle, Saartje Baartman, de la communauté Khoisane d'Afrique du Sud (et dénommée la Vénus hottentote en Occident), a été exposée dans des foires, des *freak shows*, des expositions coloniales, et autres « zoos humains »⁴. Jusqu'à ce qu'il soit disséqué en 1816 par Georges Cuvier, tel un spécimen scientifique, et classifié comme plus proche de l'orang-outan que des humains, son corps a été réduit à quelques éléments — *e. g.* sa couleur de peau, sa stéatopygie et ses organes génitaux (en particulier ses petites lèvres) — qui constituaient la preuve de son altérité aux yeux des Européens blancs. Comme l'expliquent Sally Markowitz⁵ et Stuart Hall⁶, cette propension du 19^{ème} siècle à classer correspond aussi à un désir de relier le visible à l'invisible. Le corps — et ses traits — était le signe d'une vérité plus profonde et cachée : les fesses volumineuses de Saartje Baartman devenaient ainsi la preuve visible et ultime de sa sexualité excessive et de son animalité, de sa monstruosité et de son infériorité — en un mot, de son altérité. Alors que les Européens blancs ont été conçus, dans les paradigmes techno-scientifiques dominants, comme les humains par excellence, Saartje Baartman a été exclue de l'espèce humaine, son humanité

² R. Braidotti, *Metamorphoses: Towards a Materialist Theory of Becoming*, Cambridge et Malden, Polity Press, 2002 ; S. Markowitz, « Pelvic Politics: Sexual Dimorphism and Racial Difference », *Signs*, vol. 26, n°2, 2001, p. 389-414.

³ Racialisation est entendue ici comme le processus par lequel les corps, individus, groupes ou relations sociales sont désignés par, catégorisés dans, et assignés à une catégorie raciale et ainsi marqués par leur différence. Racialisation et blancheur sont étroitement liés.

⁴ N. Bancel, P. Blanchard et S. Lemaire, « Ces zoos humains de la République coloniale », *Le Monde Diplomatique*, Août 2000, p. 16-17.

⁵ S. Markowitz, « Pelvic Politics », *op. cit.*

⁶ S. Hall, « The Spectacle of the "Other" », in S. Hall (dir.), *Representation: Cultural Representations and Signifying Practices*, Londres, Thousand Oaks et New Delhi, Sage Publications, 1997, p. 223-290.

lui a été niée⁷.

L'humain — ou plutôt l'humanité en ce qu'elle signifie ce/ux qui compte/ent comme humain/s — et la blancheur sont en fait étroitement liés, l'une et l'autre se co-constituant. Compter comme membre à part entière de l'humanité, c'est être reconnu et jugé comme un individu unique, autonome et doté de raison, c'est appartenir à « l'universel » et donc avoir le privilège d'être un corps qui n'est ni marqué par la race, ni par le genre, ni par la sexualité, ni par la classe ou encore le handicap — c'est avoir le privilège d'incarner le générique et d'être tout simplement et sans que cela soit remis en cause « humain »⁸.

La blancheur constitue toujours la norme contemporaine de l'humanité et de sa beauté⁹. Si le corps est un point de passage et d'ancrage privilégié des rapports de pouvoir et de savoir¹⁰, les technologies (telles que celles utilisées en chirurgie esthétique), sont instrumentalisées pour le discipliner et le norm(al)iser — afin qu'il devienne un corps conforme à une race et un genre particuliers¹¹. Ces technologies sont non seulement soutenues par une dynamique racialisante mais réaffirment aussi la blancheur comme norme et horizon de l'humanité. Au début du 20^{ème} siècle aux États-Unis, la montée en puissance de l'eugénisme — combinée à un climat d'antisémitisme et de racisme — a entraîné une partie de la population à avoir recours à la chirurgie esthétique pour minimiser et effacer ses caractéristiques jugées trop « ethniques »¹². Aujourd'hui, les techniques d'éclaircissement de la peau, de réduction du nez et des lèvres, et de blépharoplastie asiatique (aussi appelée « européanisation des paupières ») s'ajoutent aux liposuctions, injections de BotoxTM et implants mammaires, pectoraux et fessiers et composent la palette des techniques et accessoires utilisés pour conformer les corps à une apparence occidentale.

Représentations et normes des corps « technologisés » au 21^{ème} siècle : les cas d'Aimee Mullins et Oscar Pistorius

En ce début du 21^{ème} siècle, la blancheur sous-tend également le développement et les représentations des technologies qui composent les corps vus comme « cyborgs », à savoir les corps dont l'existence est intimement connectée aux technologies issues de la cybernétique, comme les prothèses pour membres inférieurs et supérieurs et les implants de neuromodulation¹³. Ceci est particulièrement visible dans les représentations médiatiques d'Aimee Mullins et d'Oscar Pistorius qui, par leurs victoires paralympiques et leurs contrats publicitaires et de mannequinat, sont devenus les incarnations vivantes du « cyborg », voire du « posthumain ». Tous deux ont été amputés des deux jambes en dessous du genou — alors

⁷ R. Buikema, « The Arena of Imaginings: Sarah Bartmann and the Ethics of Representation », in R. Buikema et I. van der Tuin (dir.), *Doing Gender in Media, Art and Culture*, Londres et New York, Routledge, 2007, p. 70-84 ; S. Markowitz, « Pelvic Politics », *op. cit.* ; S. Hall, « The Spectacle of the "Other" », *op. cit.*

⁸ R. Dyer, *White: Essays on Race and Culture*, London et New York, Routledge, 1997 ; S. Harding, *Is Science Multicultural? Postcolonialisms, Feminisms and Epistemologies*, Bloomington et Indianapolis, Indianapolis University Press, 1998 ; N. K. Hayles, *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Informatics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999 ; G. Spivak « Can the Subaltern Speak? », in C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Urbana, University of Illinois Press, 1988, p.271-313.

⁹ R. Dyer, *White, op. cit.*

¹⁰ M. Foucault, *Histoire de la sexualité. La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

¹¹ S. L. Bartky, « Foucault, Femininity, and the Modernization of Patriarchal Power », in K. Conboy, N. Medina et S. Stanbury (dir.), *Writing on the Body: Female Embodiment and Feminist Theory*, New York, Columbia University Press, 1997, p. 128-154 ; S. Bordo, « The Body and the Reproduction of Femininity », in K. Conboy, N. Medina et S. Stanbury (dir) *Writing on the Body, op.cit.*, p. 90-110.

¹² L. Hogle, « Enhancement Technologies and the Body », *Annual Review of Anthropology*, vol. 34, 2005, p. 704-705.

¹³ La neuromodulation est une technologie chirurgicalement implantée qui agit directement sur les fibres nerveuses en délivrant des impulsions électriques sur une zone-cible telle que le cerveau ou la moelle épinière.

qu'ils étaient encore nourrissons — et c'est au travers de leurs victoires aux jeux paralympiques qu'ils ont devenus l'objet d'une attention médiatique importante¹⁴ et d'une fascination indéniable. Rendus visibles dans les médias parce qu'ils sont équipés de prothèses, Mullins et Pistorius le sont aussi parce que la première est mince, que le second est musclé, et que tous deux sont grands, beaux, à la peau claire, sans rides ni imperfection¹⁵.



De gauche à droite, de haut en bas: 1) Mullins photographiée par Howard Schatz© (2007) ; 2) Mullins en couverture du magazine *Dazed* (1998) ; 3) Pistorius en photo dans le magazine *Flaunt* (2011) ; 4) Pistorius photographié dans *Vanity Fair* (2013). Dans les clichés 1), 2) et 4), Mullins et Pistorius sont équipés des prothèses *Flex-Foot Cheetah*® (Össur) avec lesquelles ils ont couru aux jeux paralympiques.

Dans leurs représentations, tous deux sont fortement racialisés – leur peau est généralement contrastée par des vêtements foncés et/ou le fond noir devant lequel ils posent. En outre, qu'ils soient photographiés sur les *starting-blocks*, posant debout de face ou dos à l'objectif, les corps de Mullins et Pistorius sont toujours à demi-nus, érotisés et sexualisés (*cf.*

¹⁴ Récemment, Pistorius est aussi devenu l'objet d'une attention médiatique internationale soutenue après qu'il ait été mis en examen pour le meurtre de sa compagne Reeva Steenkamp en février 2013 et condamné à cinq ans de prison pour homicide involontaire le 21 octobre 2014.

¹⁵ M. Smith, « The Vulnerable Articulate: James Gillingham, Aimee Mullins, and Matthew Barney », in M. Smith et J. Morra (dir.), *The Prosthetic Impulse: From a Posthuman Present to a Biocultural Future*, Cambridge et Londres, The MIT Press, 2006, p. 43-72 ; V. Sobchack, « A Leg to Stand On: On Prosthetics, Metaphor, and Materiality », in M. Smith et J. Morra (dir.), *The Prosthetic Impulse*, *op.cit.*, p. 17-41.

photographies 1 à 4)¹⁶. Tous deux incarnent, en fait, les normes de féminité et de masculinité hétérosexuelles blanches contemporaines.

Par ce biais, si la technologie prosthétique et le handicap sont montrés, ils sont aussi simultanément niés. Dans les clichés de Mullins et Pistorius, les prothèses sont rendues invisibles, ou plutôt elles sont lissées, hygiénisées et esthétisées. En contraste avec les expériences rapportées par les personnes vivant avec des prothèses¹⁷, celles des deux athlètes siéent leur corps parfaitement : ni marques ni cicatrices, ni pincements ni douleurs ne sont visibles ou perceptibles au niveau de l'interface entre les corps et les technologies. Les accessoires et supports nécessaires à la prise des photos ou encore l'intense travail de rééducation et le tâtonnement continu et indispensables pour pouvoir marcher sur des prothèses sont également rendus invisibles. La technologie est propre, brillante, *high-tech*¹⁸. Elle perfectionne un corps préalablement beau et musclé, et non pas amputé ou handicapé. En plus d'être blancs et « proprement » genrés, les corps doivent aussi être valides pour qu'ils comptent comme (post-)humains avec les technologies¹⁹. Hétéronormativité, blanchité et capacitisme (ou l'obligation d'être un corps valide)²⁰ sous-tendent en effet l'humanité.

Domestication des corps transformés par la technologie

Les représentations de Mullins et Pistorius participent d'une domestication plus générale des corps qui sont intimement liés aux technologies. Tels qu'ils apparaissent dans les brochures et vidéos promotionnelles des fabricants de prothèses (e. g. Össur, Ottobock, Touch Bionics) ainsi que dans les écrits et présentations d'ingénieurs, les corps « technologisés » sont dépeints et mis en scène selon l'idéal bourgeois issu du 19^e siècle d'une séparation rigide, mais aussi genrée et racialisée, des sphères publiques et privées²¹. À cet égard, Lesley Sharp²²

¹⁶ Cette racialisation et érotisation sont aussi en jeu dans les autres photographies de Mullins et Pistorius parues dans la presse internationale de 2007 à 2014, telles que le cliché de Mullins en couverture de la version italienne de *Wired* (2009) ou dans ceux d'Howard Schatz (2007), ainsi que les photographies de Pistorius prises par Pieter Hugo pour le *New York Times* (2012 et 2013), et même les clichés accompagnant des articles ou des unes sur l'inculpation pour meurtre de Pistorius (couverture du *Time* en 2013 et la photographie n°4 reproduite ici).

¹⁷ Voir V. Sobchack, *Carnal Thoughts: Embodiment and Moving Image Culture*, Berkeley, University of California Press, 2004, p. 165-204 ; V. Sobchack, « A Leg to Stand On », *op. cit.* ; V. Sobchack, « Living a "Phantom Limb": On the Phenomenology of Bodily Integrity », *Body & Society*, vol. 16, n°3, 2010, p. 51-67 ; et L. Dalibert, *Posthumanism and Somatechnologies: Exploring the Intimate Relations between Humans and Technologies*, PhD, University of Twente, 2014.

¹⁸ Par ailleurs, Mullins et Pistorius – ou plutôt leurs représentations – incarnent l'un des paradoxes de nos relations avec les objets et artefacts technologiques. Comme l'explique Don Ihde, nos relations avec les technologies en général et les prothèses en particulier – en ce qu'elles sont proches des corps – sont sous-tendues par un « double désir » : nous voulons les augmentations et extensions offertes par les objets technologiques mais nous voulons qu'ils soient transparents et imperceptibles (D. Ihde, *Technology and the Lifeworld: From Garden to Earth*, Bloomington et Minneapolis, Indiana University Press, 1990, p. 75).

¹⁹ S. S. Jain, « The Prosthetic Imagination: Enabling and Disabling the Prosthetic Trope », *Science, Technology, & Human Values*, vol. 24, n°1, 1999, p. 31-54 ; S. Betcher, « Putting My Foot (Prosthesis, Crutches, Phantom) Down: Considering Technology as Transcendence in the Writings of Donna Haraway », *Women's Studies Quarterly*, vol. 29, n°3-4, 2001, p. 35-53.

²⁰ Pour Tom Siebers, le capacitisme est « la base idéologique sur laquelle l'humanité est fondée. Moindres sont les capacités, plus basse est la valeur de l'être humain. [...] Les personnes handicapées valent moins que celles qui ne le sont pas » (T. Siebers, *Disability Theory*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2008, p. 10, ma traduction). Robert McRuer parle aussi de « compulsory able-bodiedness », de la contrainte ou de l'obligation d'être un corps valide (R. McRuer, « Compulsory Able-Bodiedness and Queer/Disabled Existence », in L. J. Davis (dir.) *The Disability Studies Reader*, New York et Londres, Routledge, 2006, p. 88-99).

²¹ L. Sharp, « The Invisible Woman: The Bioaesthetics of Engineered Bodies » *Body & Society*, vol. 17, n°1, 2011, p. 1-30 ; M. Smith, « The Vulnerable Articulate ». *op.cit.* ; A. McClintock, *Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest*, New York et Londres, Routledge, 1995 ; S. Hall, « The Spectacle of the "Other" », *op. cit.*

²² L. Sharp, « The Invisible Woman », *op.cit.*

qui s'intéresse à l'esthétique des corps tels qu'ils sont représentés en génie biomécanique revient sur la médiatisation de Claudia Mitchell et Jesse Sullivan qui, à l'issue d'une collaboration avec Todd Kuiken, le directeur du centre pour la médecine bionique de l'institut de réhabilitation de Chicago (Etats-Unis), ont été équipés d'une prothèse myoélectrique connectée à leur système nerveux et « contrôlée par la pensée ». De ce fait, Mitchell, amputée du bras gauche suite à un accident de moto, a été surnommée « la femme bionique ». Dans une vidéo²³ présentée par Kuiken en 2007 et commentée par Sharp, Mitchell est filmée en intérieur, en particulier dans une cuisine, en train de réaliser des tâches ménagères : les différents plans la montrent affairée à couper des légumes, à les faire cuire, à mélanger de la salade, et même à repasser. Comme le remarque Sharp, dans ces activités « tout droit sorties d'un manuel d'économie domestique écrit en 1953 ... la seule fois où Mitchell utilise un outil électrique, il s'agit inévitablement d'un mixeur pour gâteaux »²⁴. La prothèse et le corps de Mitchell ont été l'objet d'une domestication et d'une re-féminisation, et ce en opposition avec son parcours personnel : ancien officier du Corps des Marines des Etats-Unis, elle est aujourd'hui étudiante en communication et investie dans plusieurs programmes qui viennent en aide aux vétérans américains. En comparaison, Jesse Sullivan, équipé quatre ans auparavant de la même prothèse, est filmé dans différents contextes, à l'intérieur comme à l'extérieur, en train d'accomplir différentes tâches, y compris en train de manier divers outils. Comme l'illustrent les dynamiques en jeu dans ces représentations, si la technologie vient troubler l'intégrité des corps avec prothèses, ces derniers doivent être domestiqués selon les normes hétéronormatives de genre.

Plus généralement, si le corps des femmes provoque un trouble pour les technologies prothétiques (et inversement), les corps masculins et ces technologies sont construits comme étant en adéquation : ils sont vus comme s'optimisant l'un l'autre. Historiquement conçu comme le générique et l'universel, le masculin (blanc) a aussi été construit comme allant de pair avec la technologie en général et les prothèses en particulier²⁵. Alors qu'au sortir des deux guerres mondiales, les corps meurtris des soldats provoquaient des inquiétudes quant à leur masculinité — l'amputation étant associée à la castration — les médias européens et américains ont joué un rôle important dans l'association des corps avec prothèses à la richesse et la santé de la nation. En créant et en diffusant des récits héroïques sur la vie et le travail des anciens combattants ayant subi une amputation, ces derniers ont été affiliés dans les médias à une masculinité triomphante — hétérosexuelle et blanche — et à la fierté nationale²⁶. Cependant, si les prothèses ne sont pas conçues comme une menace à la masculinité hégémonique mais comme perfectionnant les corps des hommes, il n'en est pas de même avec ceux des femmes²⁷. Lorsque ces derniers sont équipés de prothèses et représentés dans les médias ou dans les présentations produites par l'ingénierie biomédicale, tout se passe comme si la technologie venait troubler le corps féminin et qu'il fallait dès lors la neutraliser : comme vu précédemment, soit la technologie est invisibilisée et le corps est (hétéro-)sexualisé (*e. g.* Mullins), soit le corps est « technologisé » mais littéralement domestiqué et mis en conformité avec les normes hétérosexuelles de genre (*e. g.* Mitchell). Le corps féminin doit rester doux, délicat, entier, non transformé ni perturbé par la technologie. Plus encore, le corps féminin est (rendu) invisible dans l'esthétique du génie biomédical : lorsque les technologies —

²³ Voir aussi <http://www.youtube.com/watch?v=xuIGXStjOJE> (*New Scientist*, 2007) ou <http://www.youtube.com/watch?v=ryDHZ5teIOE> (*Chicago Community Trust*, 2014) [Consultés le 20 octobre 2014].

²⁴ L. Sharp, « The Invisible Woman », *op.cit.*, p. 23, ma traduction.

²⁵ D. Serlin, « Engineering Masculinity: Veterans and Prosthetics after World War Two », in K. Ott, D. Serlin, et S. Mihm (dir.), *Artificial Parts, Practical Lives: Modern histories of Prosthetics*, New York et Londres, New York University Press, 2002, p. 45-74 ; L. Sharp, « The Invisible Woman », *op. cit.*

²⁶ D. Serlin, « Engineering Masculinity », *op.cit.*, p. 48-52.

²⁷ L. Sharp, « The Invisible Woman », *op.cit.* ; M. Smith, « The Vulnerable Articulate », *op.cit.*

prothèses, implants, etc. — et leurs effets sur les corps sont présentés, seul le corps masculin blanc et d'âge moyen apparaît (et peut être miniaturisé lorsqu'il est question d'enfants)²⁸. Comme l'explique Sharp, les formes excessives de l'anatomie féminine — trop de seins, trop de chair, trop de corporalité — ne sont pas tolérées par le génie biomédical qui lui préfère le corps masculin générique et universel²⁹.

Conclusion : Faire corps avec les technologies et compter comme humain

Dans ce régime de représentations, si certains corps — conformes aux idéaux de la féminité et de la masculinité blanches et hétérosexuelles — sont rendus visibles, d'autres en sont complètement évacués et effacés. Ni les corps non-blancs des victimes de mines antipersonnel et de guerres civiles (e. g. au Cambodge, Sierra Leone ou Thaïlande), ni les personnes âgées souffrant de complications liées au diabète, au cancer, ou à des insuffisances vasculaires — qui renvoient pourtant à la majorité des corps équipés de prothèses et implants en Occident — ne sont montrés³⁰, ce qui renforce la racialisation et l'âgisme à l'œuvre dans les champs des technologies et des représentations. Tous les corps ne sont pas « validés » — rendus valides et capables d'agir mais aussi reconnus comme légitimes d'appartenir à ce/ux qui compte/nt comme humain/s — avec les prothèses et leurs représentations. Or, la possibilité de faire corps avec ces technologies, qui est cruciale pour que ces dernières soient vivables, est étroitement liée à l'horizon d'attentes normatives d'une société³¹. En effet, pour que quelqu'un/e puisse incorporer une prothèse (ou un implant), et pour que ces derniers soient vécus comme faisant partie de soi, il/elle doit parvenir à s'identifier — aux niveaux visuel, tactile, affectif — avec son corps technologiquement modifié³². Cette identification n'est le résultat ni d'un acte autoproclamé ni d'un acte individuel. Au contraire, le corps des autres, qu'il s'agisse du toucher d'un être aimé ou du regard d'un passant, joue un rôle majeur dans cette acceptation et identification.

Dans ce contexte, avoir la possibilité de faire corps avec une prothèse — c'est-à-dire l'incorporer — demande que l'on puisse se conformer aux corps « technologisés » qui comptent comme humains (e. g. Mullins et Pistorius). Le handicap doit dès lors être dissimulé et la prothèse doit disparaître. Pour ne pas faire l'expérience de voir son « humanité » niée, il faut devenir un corps remarquable (par sa capacité à « passer pour » un corps valide et en bonne santé tout en étant conforme à sa performance de genre), mais non remarqué (visuellement et matériellement, aux yeux des autres)³³. Il s'agit alors d'atteindre un horizon inatteignable et d'occuper la position privilégiée des corps non (re)marqués : celle occupée par les corps valides, masculins, hétérosexuels, blancs et issus de classe socio-économique privilégiée. Lorsque blanchité, hétéronormativité et capacitisme dictent les conditions dans lesquels les corps peuvent compter comme humains et être reconnus comme tels, l'in/visibilité des corps équipés de prothèses dans les représentations est un enjeu majeur pour la qualité de vie des personnes qui vivent avec ces technologies.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 26.

³⁰ K. Ott, « The Sum of Its Parts: An Introduction to Modern Histories of Prosthetics », in K. Ott, D. Serlin, et S. Mihm. (dir.) *Artificial Parts, Practical Lives*, *op.cit.*, p. 1-42 ; V. Sobchack, « A Leg to Stand On », *op. cit.*

³¹ L. Dalibert, *Posthumanism and Somatechnologies*, *op. cit.*

³² J. Slatman et G. Widdershoven, « Hand Transplant and Bodily Integrity », *Body & Society*, vol. 16, n°3, 2010, p. 69-92 ; J. Slatman, « Phenomenology of Bodily Integrity in Disfiguring Breast Cancer », *Hypatia*, vol. 27, n°2, 2012, p. 281-300 ; V. Sobchack, « Living a “Phantom Limb” », *op. cit.*

³³ R. Garland-Thomson, « Misfits: A Feminist Materialist Disability Concept », *Hypatia* vol. 26, n° 3, p. 591-609 ; Dalibert, *Posthumanism and Somatechnologies*, *op. cit.*

